

port, parce qu'il espérait que le rapport favorable que nous ferions de sa conduite engagerait d'autres navires européens à y aborder; quant à ceux qui viendraient après nous, il était décidé à les enlever. Malgré la mauvaise opinion que j'avais conçue de George, j'avais peine à croire sur ce point à la véracité de Douaterra que nous n'avions jamais reconnu coupable de fausseté. Je ne pense pas qu'il eût inventé son histoire pour accroître nos préventions contre George; mais je suis persuadé que, n'importe de quelle source elle dérivât, il fut très-content de pouvoir nous en instruire.

La plupart de ces chefs nourrissent non-seulement un esprit d'envie, mais aussi d'animosité les uns contre les autres; quand on parle à l'un d'eux, il représente tous les autres comme les hommes les plus dépravés et les plus perfides qu'il soit possible d'imaginer: il est à son tour traité de même par chacun des autres. Tarra nous assura positivement que Tippahé, entre la tribu duquel et la sienne il existait une lutte perpétuelle pour la supériorité, avait été le principal auteur de la catastrophe du *Boyd*; cependant George qui n'avait aucun intérêt à nous tromper à cet égard, et qui aurait au contraire dû être très-content de se disculper en jetant le blâme sur Tippahé ou sur tout autre chef, nous déclara de la manière la

moins équivoque que ce dernier n'y avait trempé en rien. Espérons que les missionnaires feront leurs efforts pour guérir ces insulaires d'un défaut si bas et si détestable. Tarra avait déjà occasioné par ce faux rapport le massacre des habitans d'un village de Tippahé, et celui-ci n'avait échappé que par une fuite prompte à la vengeance sanglante que les équipages de plusieurs navires anglais avaient tirée du massacre de celui du *Boyd*.

Il n'est donc pas surprenant que ces chefs soient exposés à se voir tendre continuellement des embûches par leurs voisins, et qu'ils soient ainsi obligés d'être continuellement sur leurs gardes. Douaterra nous dit que revenant de visiter une de ses fermes, il rencontra un chef du voisinage, accompagné de dix de ses gens. Il les avait passés, lorsque tournant brusquement la tête, il aperçut le chef qui venait à lui, la lance à la main, après avoir jeté sa natte à terre: soupçonnant ses intentions, Douaterra tira aussitôt de sa ceinture une paire de pistolets, et les lui présentant, lui demanda pourquoi il le suivait; intimidé par cette manière formidable de faire résistance, le chef répondit d'un ton humble, qu'il suivait ce chemin, et n'avait pas d'autre objet que d'aller devant lui. Cette raison ne satisfit pas Douaterra, qui lui dit que s'il avançait un pas de plus, il lui brûlerait la cervelle: l'autre eut la

prudence de se conformer à l'injonction. « Ce
 « n'est pas, ajouta Douaterra, qu'il existât
 « aucun motif d'inimitié entre nous ; mais tous
 « mes compatriotes sont jaloux de moi à cause
 « de l'intimité qui existe entre vous et moi, et
 « ils regardent avec envie tout ce que je possède,
 « notamment en marchandises d'Europe ; c'est
 « pourquoi ils n'hésiteraient pas à se défaire de
 « moi, parce qu'ils me trouvent trop grand per-
 « sonnage. »

Du reste nous pensions qu'il était difficile de calomnier Pomarri : car il nous donna une preuve de perversité bien remarquable. Les New-Zélandais savent par un procédé particulier préserver de la corruption les têtes des ennemis qu'ils ont tués sur le champ de bataille. Pomarri passait pour le plus habile dans cet art. M. Marsden l'ayant un jour questionné sur la méthode qu'il employait pour l'emporter sur ses compatriotes dans cette opération, le sauvage ne lui fit pas une réponse directe, parce qu'il n'ignorait pas combien nous avions horreur de tout ce qui avait rapport à ce sujet. Enfin M. Marsden lui ayant demandé s'il pouvait lui procurer une tête conservée de cette manière, l'idée d'obtenir une hache par ce moyen s'offrit aussitôt à l'esprit de Pomarri ; alors il expliqua toute l'opération à M. Marsden, et lui proposa même, pour lui en

montrer un exemple, d'aller tuer quelques-uns des hommes qui avaient ôté la vie à son fils, pourvu qu'on lui fournit de la poudre, parce qu'il nous apporterait une tête, et que nous verrions comment il s'y prenait pour effectuer que nous voulions connaître. On conçoit que cette offre sanguinaire mit fin à la conversation, et M. Marsden notifia à Pomarri de bien se garder de venir à bord avec un échantillon de son habileté ; ce fut un triste contre-temps pour le cannibale, qui avait compté avoir une hache de plus. Je suis sûr que pour une récompense si séduisante, il aurait assassiné la première personne qu'il aurait rencontrée, pourvu qu'il eût espéré de le faire avec impunité.

Ayant embarqué une quantité de bois suffisante pour donner de l'occupation à nos ouvriers, nous mîmes à la voile le 7 janvier dans la matinée ; en cinq heures nous arrivâmes devant le village de Tippounah. Les naturels avaient travaillé avec ardeur durant notre absence ; ils avaient presque entièrement fini une grande maison pour les missionnaires et leur famille ; elle avait soixante pieds de long sur quatorze de large. Les murs étaient formés de gros poteaux enfoncés en terre à peu de distance les uns des autres ; les intervalles étaient remplis d'éclats de bois et de roseaux ; tout le long de la partie supérieure des

potaux régnaient une suite de petites poutres auxquelles les chevrons étaient fixés; le toit était de la forme des nôtres et couvert en roseaux. L'intérieur était divisé en quatre appartemens, c'est-à-dire un pour chaque famille. Le forgeron et les ouvriers que nous avons laissés à terre, avaient aussi avancé leur ouvrage: le navire devant rester à l'ancre, tous les hommes dont on pouvait se passer, furent employés à la bâtisse.

Depuis long-temps Choungi nous pressait d'aller le voir chez lui; il arriva le 9 janvier dans la plus grande pirogue que j'eusse vue jusqu'alors. Elle avait soixante pieds de long sur quatre pieds six pouces de large: une espèce de banc en claie se prolongeait d'une extrémité à l'autre, à peu près à un pied au-dessus du fond; ce qui était fort commode pour s'asseoir. M. Marsden et moi nous nous embarquâmes avec Choungi, Tenoua et Ouidoua, fils de Kangheroa; quatorze rameurs vigoureux faisaient marcher la pirogue. Douaterra et sa femme principale qui allaient à leur ferme nous accompagnèrent une partie du chemin. Les chefs et même l'épouse de Douaterra aidèrent à manier l'aviron: celle-ci posa d'abord son nourrisson dans le fond du bateau, puis elle rivalisa d'activité et de persévérance avec les hommes.

Après trois heures d'efforts consécutifs, nous

sommes arrivés au fond de la baie, à l'embouchure d'une petite rivière. La pirogue fut halée à terre; Douaterra et sa femme entrèrent dans une autre qui les attendait, et suivirent leur destination. Le lieu où nous avons abordé était un petit champ de pommes de terre appartenant à Choungi: on avait décidé d'y prendre un léger repas; en conséquence, dès qu'on eut allumé du feu, les cuisiniers se mirent à la besogne. Les uns pelèrent des pommes de terre; les autres préparèrent le four pour les faire cuire; ils creusèrent un trou circulaire dans la terre, et plaçant des pierres au fond, ils firent du feu par-dessus: le tout fut couvert d'autres pierres. Aussitôt que le four fut suffisamment chauffé, ils en enlevèrent les pierres, ainsi que les cendres chaudes et les charbons; puis ils mirent au fond quelques-unes des pierres brûlantes qu'ils revêtirent d'herbe humide: ils y posèrent les pommes de terre, qui furent recouvertes d'herbe humide et de pierres brûlantes: on étendit de la terre sur le tout. La chaleur concentrée fit évaporer l'humidité de l'herbe, et en dix minutes les pommes de terre furent très-bien cuites. C'est ainsi que la nécessité supplée à l'instruction chez les esprits incultes, et que sans le savoir les hommes les plus grossiers mettent en pratique les principes découverts par

la philosophie. La puissance de la vapeur, si bien connue en Europe depuis quelques années, a été employée dans la Nouvelle-Zélande probablement depuis des siècles.

La rivière qui se jette dans cette baie est le Tacaddie-Caddié ; elle vient d'une certaine distance dans l'intérieur : ses rives dans plusieurs endroits étaient garnies de bois de charpente, que les naturels font flotter quand ils en ont besoin. A peu de distance de son embouchure se trouve une chute que l'on rendrait aisément assez forte pour mouvoir une usine.

Lorsque nous nous mîmes en marche, nous présentâmes un aspect formidable : Choungi avait un pistolet à sa ceinture, et portait mon fusil ; deux de ses gens avaient des mousquets chargés ; les autres étaient armés de lances : de sorte que si une tribu ennemie eût voulu interrompre notre marche en nous attaquant, nous étions bien préparés à lui opposer une résistance efficace. Après avoir franchi deux petites montagnes, entre lesquelles il y avait une belle plantation de patates, nous sommes entrés dans une plaine qui s'étendait à plusieurs milles : elle était enrichie de diverses productions naturelles de l'île. Nos compagnons nous informèrent qu'un petit tas de pierres que nous rencontrâmes le long

de la route, indiquait une sépulture, et que le lieu étant tabou, nous ne pouvions pas nous en approcher.

Le paysage n'avait pas les traits sublimes et hardis que j'avais admirés dans d'autres parties de l'île ; mais l'aspect en était extrêmement agréable : les plaines que le Tecaddie-Caddié arrosait en serpentant, étaient bornées par des hauteurs en pente douce, couvertes en quelques endroits de fougères, et en d'autres surmontées de hautes forêts de pins. La belle verdure des fougères est d'une teinte si fraîche, que l'on croirait voir la prairie la plus riche. Le terrain variait beaucoup, surtout depuis le fond de la baie jusqu'à une forêt qui en est éloignée de six milles : une partie était sèche et graveleuse ; une autre humide et marécageuse ; mais en général c'était une excellente terre végétale noire, qui produisait de très-belles fougères, et paraissait merveilleusement adaptée aux travaux de l'agriculture ; de plus ce canton était bien arrosé : nous avons traversé six petites rivières.

Nos compagnons, de même que leurs compatriotes, étaient des hommes de très-bon appétit : il fallut s'arrêter deux fois pour manger avant d'entrer dans la forêt. A peine nous y étions engagés, qu'ils firent halte ; ce fut pour exécuter une danse en l'honneur de M. Marsden : son nom

fut souvent répété dans le chant qui l'accompagna. Cette preuve de considération fut très-agréable à mon ami, et je fus très-satisfait des sentimens qu'elle annonçait. La forêt, comme toutes celles de ce pays, était embarrassée de broussailles qui coupaient les sentiers dans toutes les directions : les arbres étaient généralement de deux espèces et très-grands. Un pin nommé *totarra* par les naturels excita notre étonnement. On en mesura quelques-uns qui avaient 30 à 35 pieds de circonférence : leurs branches ne commençaient qu'à la hauteur de cent pieds et plus ; enfin ils étaient parfaitement droits. L'écorce du *totarra* est très-épaisse et partagée sur toute la longueur de l'arbre par des raies horizontales éloignées de deux pieds l'une de l'autre ; sa feuille est petite et étroite : je ne vis pas de résine transuder de son épiderme. C'est avec les petits *totarras* que les naturels se font des pirogues. Le *touha* est une autre espèce de pin moins grand que le *totarra*, auquel il ressemble, excepté que son écorce est mince et unie. Il porte une petite baie que les naturels mangent.

En sortant de la forêt, nous sommes arrivés à un village appartenant à Tarriar, chef subalterne qui était venu nous voir à bord. Ce village était sur les bords du Ouiétanghi, jolie rivière qui forme le saut dont j'ai parlé plus haut. Sur le

sommet d'une colline voisine s'élevait le hippah, ou le fort dans lequel les habitans se retirent quand la guerre ravage le pays. Choungi, pour leur annoncer que nous étions des amis, tira son pistolet en l'air, aussitôt les femmes y répondirent par le cri de *haromāi*. Le chef était absent. Ses sept femmes nous reçurent amicalement. On fit encore un repas dans ce village. Cette fois nous y primes part.

Les villageois nous portèrent sur leurs dos pour nous faire traverser le Ouiétanghi. Le pays au-delà était inégal, et en quelques endroits raboteux et pierreux. Au bout de quatre milles nous sommes entrés de nouveau dans une forêt, sur la lisière de laquelle Kanghéroa possédait de vastes champs de pommes de terre et de patates. Les chefs nous les montrèrent avec un air de contentement, et ils pouvaient avec raison éprouver ce sentiment ; car ils avaient mis en culture un terrain d'une quarantaine d'acres, qui étaient très-bien tenus.

Au bout d'un demi-mille, nous avons monté constamment en traversant la forêt ; et en sortant nous nous sommes trouvés près du sommet d'une haute colline, où était bâti Ouiématti, hippah de Kanghéroa, et lieu de notre destination. Ce lieu nous donna une haute idée de l'intelligence de ce peuple, de ses ressources et de ses progrès vers

la civilisation. Nous en fûmes plus surpris que de tout ce que nous avons vu auparavant.

Les fortifications d'Ouïématti méritaient ce nom ; elles auraient fait honneur à des gens du métier. Une enceinte extérieure de palissades, hautes de vingt pieds, renforcées par des gabions, et percées de trous pour faire feu sur les ennemis ; un fossé plein d'eau qui protégeait la partie de la colline la plus faible, et qui était soutenu par un tertre fermé par des palissades semblables aux premières ; enfin une dernière enceinte, autour de laquelle la colline avait été taillée perpendiculairement à la hauteur de quinze pieds, formaient un poste très-fort dans lequel les habitans bien pourvus de vivres pouvaient défier les attaques les plus vives de leurs ennemis. Choungi nous raconta que dans l'été précédent la tribu d'Ouanghéroa était venue y échouer, et y avait perdu beaucoup de monde.

Le village occupait tout le sommet de la colline : le nombre des maisons, en y comprenant les magasins pour les pommes de terre et les patates, était de plus de cent ; celui des habitans peut s'élever à trois cents. La plupart étaient en ce moment le long de la côte, occupés à faire leur provision de poisson pour l'hiver. On nous montra au milieu du village le siège ou le trône de Kanhéroa. Il était de forme singulière, élevé sur un

poteau à six pieds de terre, et sculpté d'une manière bizarre. On y montait par un degré qui servait aussi de marche-pied. C'est de ce trône que le chef donnait ses lois, et publiait ses ordres, avec la même autorité que le monarque le plus absolu de l'Europe. Près de ce siège il y en avait un autre pour la mère de Kanhéroa ; et à côté une petite caisse où elle tenait ses provisions.

Les maisons ressemblaient à celles que j'avais déjà vues ; mais les magasins des vivres pour l'hiver étaient mieux construits que les habitations. Chacune est entourée d'un pal pour la défendre en cas de nécessité extrême.

Ayant satisfait notre curiosité dans ce lieu, nous nous mîmes en route pour aller voir un lac dont les naturels nous avaient beaucoup parlé. Au-delà de la forêt qui entoure Ouïematti de tous les côtés, nous sommes arrivés, après une marche de plus d'une heure, dans une plaine fertile de quatre milles d'étendue, et bornée de collines boisées. Près d'un village situé à son extrémité nous avons vu des champs, où indépendamment des pommes de terre et des patates croissaient aussi des courges, des choux, des navets et un peu de maïs. Le chef, jeune homme de bonne mine, avait un air de douceur et de bonté qui prévenait favorablement en sa faveur. Il offrit de nous accompagner au lac, dont nous n'étions pas

à deux milles de distance. Nous avons encore traversé une forêt, dont les naturels avaient coupé une partie pour en consacrer le terrain à la culture : le sol était pierreux, mais fertile. On voyait avec plaisir les peines qu'ils avaient prises pour le nettoyer. Ils mettaient les pierres en tas pour les emporter, et défonçaient chaque portion de terrain à mesure qu'elle était découverte.

Le lac que les insulaires nomment *Morberri* s'étend sur une longueur de huit milles de l'est à l'ouest, et en a quatre de largeur du nord au sud. Le terrain uni du côté opposé, était dégarni de bois. S'élevant plus loin, il offrait de grands espaces bordés de pin. Ce paysage ressemblait à un beau parc planté avec soin. Une chaîne de montagnes très-hautes et couronnées de très-grands arbres formait le fond du tableau, en se dirigeant du nord au sud.

Les Indiens nous dirent que le lac abondait en poisson. Ils nous montrèrent deux paniers de forme circulaire dont ils se servent pour le prendre ; ils les font de l'écorce d'un arbre qu'ils appellent *manghi-manghi*. L'ouverture de ce panier va en se rétrécissant, comme celle d'une souricière. Il ressemble beaucoup aux paniers à prendre les anguilles dont on fait usage dans plusieurs pays de l'Europe.

Ce lac est fréquenté par des troupes nombreuses

de canards sauvages. Choungli s'embarqua dans une pirogue, et en tua un. Je voulus suivre son exemple, et j'entrai dans une petite pirogue. Elle était si mal faite, et me balottait si vivement, que je fus bien aise d'en sortir promptement sain et sauf.

On ne pourrait choisir un canton plus convenable que les environs de ce lac, pour y établir une ville et le siège du gouvernement, si notre pays voulait fonder à la Nouvelle-Zélande une colonie permanente dont la baie des Iles serait le port principal. Suivant le rapport des naturels, le lac donne naissance à une rivière, qui après avoir traversé l'île dans sa largeur, se jette dans la mer à l'ouest. Je ne pus savoir si elle était navigable ; mais au moins de petits bâtimens la pourraient remonter à une certaine distance, puisque les Indiens nous ont dit que des pirogues y naviguent constamment. Une ville située sur le bord d'un lac, à portée de deux rivières navigables, ne pourrait manquer de devenir florissante, et répandrait les bienfaits de la civilisation parmi les grossiers habitans de l'île. Mais pour parvenir à un but si salutaire, il faudrait que la nouvelle colonie fût composée d'élémens différens de ceux qui forment celle de la Nouvelle-Galles du sud. Les condamnés à la déportation ont les habitudes du vice trop profondément enracinées dans l'âme,

pour devenir des hommes utiles à un peuple que l'on veut tirer de la barbarie; leur funeste exemple le rendrait encore plus méchant qu'il ne l'est : il faut des artisans et des laboureurs honnêtes et actifs. A une époque où tant d'individus ont de la peine à subsister dans leur patrie, il doit s'en trouver qui consentiraient à la quitter volontairement pour un pays où ils seraient assurés de pouvoir vivre à leur aise et élever facilement leur famille.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.



TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

TABLEAU PHYSIQUE de la Nouvelle-Galles du sud et portrait de ses habitans indigènes.	Page 1
VOYAGE de John Oxley, à l'ouest des montagnes Bleues, dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles du sud (1817 et 1818).	105
SECOND VOYAGE dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles, par John Oxley, en 1818.	195
VOYAGE de G. Mariner aux îles Tonga (1805 à 1810).	274
VOYAGE à la Nouvelle-Zélande, par John Liddiard Nicholas (1814 et 1815).	590
